

Il y a un temps pour toute chose

| Eccl 3:1-17

Introduction

Comment voyons-nous la trame de notre vie ? Quel regard portons-nous sur le temps de notre existence, ce temps qui nous est donné, et qui tantôt semble s'étirer, tantôt nous échapper ? Le considérons-nous comme notre allié, à l'image du vent qui gonfle nos voiles et pousse vers l'avant, vers tout ce qu'il y a à découvrir, à expérimenter ? Le voyons-nous passer, plutôt, avec appréhension, à l'image d'un inéluctable compte à rebours sur lequel nous n'avons aucune prise ? Sommes-nous de ceux qui savourent chaque instant ? Ou ne vivons-nous que pour quelques grands moments, entre lesquels tout ce qui se passe n'est qu'insignifiance ?

Parler du temps, c'est parler de notre vie, dans son déroulement, ses successions, ses limites. C'est considérer ce que nous vivons, la place de chaque chose, ce qui demeure, ce qui s'envole, ce qui change. C'est penser, aussi, à ce qui fait sens ou pas, à ce qui est important ou moins, et à la fin de toute chose, qu'elle en soit le terme ou la finalité.

Le texte que nous venons de lire nous invite, face au temps de notre vie, à faire une pause. Une pause méditation, une pause humilité, une pause sérénité, aussi. Son auteur est à la fois un sage et un enseignant (12 :9). Un sage qui nous fait part de ce qu'il a vécu et observé. Un enseignant qui s'adresse à l'assemblée du peuple de Dieu, pour apporter une instruction. Son nom, Qohéleth, dérive du mot « Qahal » qui signifie l'assemblée. Il est donc celui qui s'adresse à l'assemblée, au peuple de Dieu. C'est ce qu'exprime, en grec, le mot « Ecclésiaste », où l'on entend « ekklesia », l'assemblée. C'est ce mot que j'emploierai.

Le livre de l'Ecclésiaste est une méditation qui nous invite voir la vie telle qu'elle est : et nous avons besoin de ce regard, toujours, pour ne pas faire de notre foi une sorte d'échappatoire hors de la réalité. Mais l'Ecclésiaste nous invite aussi à voir les choses du point de vue de ce que fait Dieu : nous le voyons ici, avec ce texte qui est clairement construit en deux volets : d'abord la réalité humaine (3 :1-8), puis l'œuvre de Dieu (3 :9-17). Les deux ne s'opposent pas. Au cœur de la foi biblique, il y a la certitude et le témoignage que Dieu inscrit son action dans notre histoire. Parfois, c'est clair et net, parfois plus difficile à discerner. L'Ecclésiaste nous invite à une foi lucide, une foi honnête, qui intègre toute la réalité, les choses que l'on découvre « *sous le soleil* », dans un monde marqué par le mal et la fragilité, ce que l'on peut affirmer du point de vue de Dieu.

Vue générale

Nous avons ici, avec cette description des divers « temps » de notre vie, tout un tableau. Un tableau qui fait d'abord ressortir la diversité de nos expériences et de nos temps. « *Un temps pour... un temps pour* » : c'est le refrain de notre texte.

MOSAÏQUE

Et c'est d'abord la diversité que le Sage fait ressortir. Il ne nous fait pas un message sur la vie en trois points... mais en 28 points ! Il met en lumière 28 types de temps différents... et chacun d'eux peut contenir plusieurs situations concrètes différentes.

Vue sous l'angle cette énumération du Sage nous rappelle que notre vie est une mosaïque qui se construit avec une multitude de pièces, toutes différentes les unes des autres ! Certaines sont riches en couleur, d'autres moins. Mais la diversité est une composante essentielle de ce que nous vivons.

Restons sur le registre « mathématique ». Pour remarquer que le Sage a organisé ses 28 points en deux séries de 14 : tout est traversé par une ligne de partage. Ainsi se dessinent des paires tout en contraste, pour dire la réalité de notre vie. La diversité prend ici une autre couleur. Nous connaissons des heures, ou des tranches de vie en opposition ou en contraste les unes avec les autres. Ce qui se construit à un moment se délite à un autre. C'est comme si nous étions sous le grand signe d'une contradiction.

Alors, la vie, est-elle 1 fois 28 temps, ouverte à toutes sortes de possibles ? ou est-elle 2 fois 14 temps dont l'opposition nous heurte ? Faut-il chanter la grande diversité ? Ou se lamenter de la grande contradiction ?

POSSIBILITÉS

On remarquera, en tout cas, que le Sage ne s'est pas contenté de décrire 7 temps d'un côté et 7 temps de l'autre. Pourtant, dans la Bible, 7 est le chiffre de la totalité. Le Sage a choisi, ici, de « doubler la mise », de décrire deux fois 7 paires. C'est, peut-être, une façon de dire que, malgré la brièveté et la fragilité de notre vie, nous en avons, des possibilités ! Là où nous disons si souvent : « *Je n'ai pas le temps* », le Sage répondrait : « Il y en a, des temps ! »

Intégrer nos temps

Voilà donc, pour nous, une invitation à intégrer vraiment l'ensemble des éléments qui font la trame de notre vie. Cela, c'est une perspective bienfaisante et nécessaire. Car notre regard à nous est souvent tellement plus sélectif, tellement plus réducteur !

RÉDUCTIONS

Pour certains, la vie, ça n'est que les « grands moments » de l'existence : le temps des grandes réalisations, où l'on bâtit quelque chose ; le temps des rires ou des danses, où l'on s'éclate ; les temps d'espoir où l'on plante du neuf ; les temps du bonheur où l'on aime, où l'on embrasse. Tout le reste est quasiment « hors-la-vie » : cela n'est ni considéré, ni apprécié. On ne « vit » vraiment que dans les « grands moments » de la vie. C'est la vision de la vie que façonnent, entre autres, le cinéma, les films. Hitchcock disait : « *Le cinéma, c'est la vie sans tous ses moments monotones.* » Une sélection des seuls moments croustillants, intéressants, signifiants. Cela vous compresse une vie entière en une heure et demie ! Comme des épinards qui réduisent à la cuisson. Que deviennent alors les « longueurs » du temps, et tous ces actes, répétitifs, banals, qui font la trame de notre quotidien ? Voir notre vie sans ses régularités quotidiennes banales, c'est amputer toute une partie de notre existence. Car les « grands moments » ne sont qu'une petite fraction de l'ensemble. Entre ces grands moments, il y a une vie, une vraie vie, une vie signifiante, à laquelle il nous faut prêter attention et donner sens ! Nous avons choisi, dans notre église à Colmar, un « *livre de l'été* » que plusieurs lisent et que nous discuterons. Il s'intitule : « *Liturgie de la vie ordinaire* ». C'est juste un petit bijou, qui valorise le quotidien,

et montre sa signification profonde, si l'on y prête attention : faire son lit, se brosser les dents, perdre ses clés... Tant de chose se jouent, s'expriment, peuvent être intégrées profitablement ! Faire son lit est une façon d'honorer l'ordre mis par le Créateur dans sa création, se brosser les dents rappelle que nous vivons dans un corps donné par Dieu, perdre ses clés nous interroge sur nos réactions à ce moment, sur sécurités, nos insécurités... Les « grands moments » ne sont pas toute la vie... Comment valorisons-nous le quotidien que Dieu nous donne ?

Si certains ne vivent que les « grands moments », d'autres au contraire, ne voient que les aspects plus exigeants de leur vie : leur vie n'est que pleurs, déracinement, déchirure, ou silence. Cet aspect-là de ce qu'ils ressentent est si fort pour eux, ou tellement valorisé, qu'ils ne voient pas les autres moments, les temps du rire, de l'étreinte, de la parole, des réparations.

D'autres, enfin, sont désarçonnés de découvrir dans leur vie les contrastes que décrit le Sage, de telles oppositions, entre les temps d'ombre et ceux de vraie lumière. « *Ce n'est pas normal !* », se disent-ils... Il doit y avoir quelque chose qui ne va pas pour que je vive des choses si opposées entre elles.

Le Sage, lui, nous invite à refuser ces réductions, dans un sens comme dans l'autre. La trame de la vie est faite de cette diversité. Il ne faut s'en laisser ni désarçonner ni surprendre. C'est l'invitation à un regard réaliste.

SÉRÉNITÉ

Réaliste, mais serein. Car il y a quelque chose d'apaisant dans la manière dont sont enchaînées les expressions : « un temps pour une chose et un temps pour l'autre ». On a l'impression d'un collier où on enfle les perles, l'une après l'autre. Dans cette régularité, on commence à pressentir que chaque temps peut faire partie d'un tout. Et puis, voilà quelqu'un de bien vivant, de bien réel, qui nous parle de tout cela, après l'avoir vécu. On peut donc se construire avec toute cette diversité. On y survit. On peut l'assumer avec lucidité, la considérer avec sérénité...

Finitude et espérance

Nous voilà donc appelés à intégrer les divers temps de notre vie, à les accueillir comme faisant partie de la « vraie vie ». Mais cette succession des temps nous rappelle aussi que nous sommes des êtres limités, marqués par la finitude. « *Il y a un temps pour toute chose.* » (3:1) Aucune ne dure indéfiniment. La succession des temps dit aussi, d'une certaine manière, leur fragilité. Même si certains « temps » sont appelés à durer plus longtemps que d'autre : on espère, ainsi, que le temps pour aimer soit un temps très long et très marquant de notre vie. Mais on sait aussi que ce n'est pas donné d'avance, qu'il nous faudra parfois continuer à bâtir, à semer, à réparer ce qui a été déchiré, pour que ce temps d'aimer puisse durer, tenir ! Ainsi vont les choses : de vraies constantes sont possibles, mais sur fond, quand même, de fragilité.

LA FINITUDE

C'est vrai pour notre vie dans son ensemble : « *Il y a un temps pour enfanter, et un temps pour mourir* » (3:2) : on donne la vie, mais on ne la possède pas. C'est vrai pour nos actions : il faut parfois « arracher » (3:2), « démolir » (3:3), il arrive que l'on « perde » (3:6) ; certaines choses doivent être « jetées » (3:6), sont « déchirées » (3:7). Tout cela parle de fragilité.

Et tout cela nous affecte : il y a les temps du rire et de la danse, il y a aussi ceux des pleurs et des lamentations (3:4). Il y a les temps pour la parole, ceux aussi où il n'y a rien à dire (3:7). On est là sur un registre plus subjectif. Nous sommes ici bien dépendants de ce qui survient, bien affectés par les circonstances de notre vie. Là aussi, il faut dire que, si certaines réalités demeurent, comme la paix intérieure ou la joie profonde d'appartenir à Dieu, nous sommes

affectés par ces changements dans nos circonstances : il faut revenir à Dieu pour retrouver la paix ; il faut revenir à la Parole, puiser de nouvelles ressources, pour garder force et sérénité. Jésus lui-même l'a vécu, dans son humanité : rappelons-nous son combat dans la prière, à Getsémani, avant sa Passion. Nous sommes affectés par nos circonstances : personne ne traverse la vie comme un chevalier « sans peur et sans reproche », ou dans une impassibilité totale. Et ce n'est, en tous cas, pas la vision de la vie humaine que notre Seigneur Jésus nous a laissée, lui qui vibrait si fort à tout ce qui l'entourait.

Et puis, il y a la réalité du mal, qui se surimpose, et rend les choses douloureuses, blessantes : le Sage ne cache pas ce versant de la vie qui fait mal : il est question de « tuer », de « mourir », de « haïr », des temps de « guerre »... Ce ne sont pas des choses qui « devraient être », mais elles « sont », on ne les choisit pas toujours. Très peu veulent la guerre, mais beaucoup la subissent lorsqu'elle survient. Si nous devons chercher à aimer et à aimer encore, certaines choses que nous voyons dans le monde sont profondément haïssables : on ne peut pas les accepter. Le mal est dans le monde, et s'il nous faut le refuser pour nous, et en nous, il fait partie de la réalité qui nous entoure et au sein de laquelle nous vivons.

L'ESPÉRANCE

Tout cela, nous sommes appelés à le prendre en compte, comme des éléments qui « font » notre vie. Mais ils ne la font pas à eux seuls. Car, pour tisser la trame de la vie, il y a d'autres « fils », qu'on peut appeler des « réalités d'espérance ».

C'est la seconde note, partout affirmée. Il y a, certes, un temps pour la mort, celle des personnes et des choses, mais aussi un temps pour l'enfantement, qui dit la force de la vie (3:2). Dans notre vie prennent place des réalités aussi positives que celle de « planter », bâtir, garder, étreindre, aimer... Et la trame de notre vie, c'est aussi des temps pour « guérir », pour « recoudre » et réparer ce qui a été déchiré, pour travailler à la paix. Et les temps du rire et de la danse disent la force et la beauté de ces choses lorsqu'on les vit.

ARTICULATION

Comment se mêlent ces deux aspects de la réalité ? Le modèle est-il celui, par ex., du verset 2, où l'on part du positif pour aller vers ce qui est plus négatif ? « *Un temps pour planter, et un temps pour arracher ce que l'on a planté* » ... Ce qui voudrait dire que toutes les réalités positives sont finalement happées dans la finitude. Ou le modèle est-il celui, par ex., du v.7, où l'on part d'une réalité difficile, pour aller vers sa réparation : « *Il y a un temps pour déchirer et un temps pour recoudre* »... Ce qui voudrait dire que, aussi négative que soit une situation, il reste toujours des ressources d'espérance ?

Je trouve assez remarquable que l'Ecclésiaste n'ait pas choisi un modèle plutôt que l'autre.

- Il ne veut pas nous faire désespérer de tout. Car si c'était le cas, systématiquement, le dernier terme serait le terme négatif. On dirait alors que tout ce qui est bien s'abîme finalement dans le négatif. Pas de pessimisme systématique, donc.
- Mais pas de triomphalisme de l'espérance non plus. La note d'espérance est bien présente, avec toutes les paires qui se terminent positivement, en partant de quelque chose de plus exigeant : « *un temps pour pleurer, un temps pour rire* » rappelle que le temps des pleurs n'absorbe pas tout. « *Un temps pour déchirer, un temps pour recoudre* » rappelle que les déchirures de la vie peuvent être réparées. L'espérance est bien présente.
- Globalement, on est à l'équilibre, même s'il n'est pas facile de tout déterminer avec précision. Mais je dirais que l'espérance, bien présente, est ici « humble ». En regardant les choses, le Sage garde l'espérance, mais il la garde « modeste ».

Il a soin de maintenir le balancement des temps. Comme pour nous rappeler que notre vie ne se réduit jamais à un aspect des choses. Suis-je en train de faire l'expérience d'un temps où il faut

arracher, ou démolir, ou subir des déchirures ? Je peux me rappeler que tout se réduit pas à cela : il reste aussi un temps pour planter, pour bâtir, pour recoudre, et Dieu sait y veiller. Mais aux jours où l'on construit, où l'on rit, où l'on danse, il faut se souvenir que ces temps, nous n'y sommes pas installés définitivement non plus.

L'action de Dieu

Vous me direz : « merci pour l'encouragement ! » Rien n'est donc jamais stable ! On ne peut, certes, jamais désespérer totalement, mais jamais se réjouir pleinement, non plus ! On ne sait jamais à quel temps on va être croqué...

On en serait là si l'Ecclésiaste s'arrêtait à la simple surface des choses. Mais il a soin d'ouvrir nos regards à une autre perspective, celle de l'action de Dieu au milieu de tout cela. C'est le sujet des versets 10 à 17. Et là, tout à coup, tout s'ordonne mieux et même s'apaise.

Que nous dit-il ? La réalité ne se résume pas aux temps contrastés de notre vie. Mais il y a, au travers de tout cela, une oeuvre que Dieu fait. Voilà soudain Dieu comme sujet. Nous ne sommes pas livrés au simple jeu de nos temps et de nos circonstances. Dieu est à l'oeuvre. Avec toute la trame de notre vie, il est en train de composer quelque chose.

Cette description de l'oeuvre de Dieu est progressive.

1. DIEU NOUS VEUT DANS LE TEMPS

L'Ecclésiaste part de ce que nous vivons, ce qu'il appelle « notre occupation », c'est-à-dire tout ce qu'il vient d'énumérer. Dieu, dit-il, nous y « soumet » (3 :9). Il y a là une bonne nouvelle d'abord : Dieu est aux commandes. Mais il s'y ajoute une certaine exigence : le texte précise que Dieu nous donne cette « occupation », avec charge pour nous de nous y appliquer – et la racine du verbe « appliquer » évoque l'humilité. C'est avec une persévérance humble, laborieuse, soumise à certaines contraintes, qu'il nous faut affronter les réalités de notre vie. Nous ne choisissons pas tout, nous n'avons pas la maîtrise sur tout, mais il nous faut quand même assumer. L'Ecclésiaste parle ici de notre action, de notre occupation. Plus haut, il avait dit la même chose de notre réflexion : il nous faut nous y consacrer, mais sans pouvoir tout maîtriser. Certains chrétiens aiment se proclamer « *filis du Roi* », riches déjà de toutes les richesses de Dieu et de la terre, déjà vainqueurs, déjà possédant tout, déjà régnant sur tout. C'est notre destinée... mais lors du renouvellement de toute chose, et lorsque nous-mêmes serons aussi renouvelés – et nous en avons bien besoin ! Mais dans notre situation présente, nous restons dans l'humilité d'hommes et de femmes qui ne maîtrisent pas tout, dans le monde mêlé qui est le nôtre. Dieu nous engage à agir et à chercher la sagesse dans ce monde, au cœur de cette réalité.

2. DIEU FAIT TOUTE CHOSE BELLE EN SON TEMPS

Mais il ne nous laisse pas seuls. Il agit, lui aussi. Comment nous est décrite son oeuvre ? « *Il fait toute chose belle en son temps.* » (3 :11). Une magnifique affirmation.

(i) Elle nous dit, d'abord, que Dieu est à l'oeuvre. Il agit, il s'implique, il injecte du neuf, il injecte de lui, au cœur de nos réalités.

(ii) Elle nous indique ensuite une « signature » de Dieu : « *Il fait toute chose belle* ». Pas juste « bonne », mais « belle ». Le « bon », c'est ce qui est utile à l'homme, ce qui lui fait du bien pour sa vie dans le monde. Faire toute chose « belle », c'est une qualité plus large. C'est ce qui sera bon pour l'homme. Mais avec une qualité qui suscite l'admiration, qui crée un écho de satisfaction profonde, qui participe à une harmonie. « *Que c'est beau, Seigneur !* » Cela vous

arrive-t-il de dire cela, de temps en temps ? L'œuvre que Dieu fait a cette qualité-là. C'est sa signature. Il est bon pour nous de le reconnaître. De nous en réjouir. De l'attendre aussi, encore et encore, dans ce monde et dans nos vies encore marqués par tant de disharmonies. En matière de « beauté », le Seigneur sait faire dans le « neuf », mais aussi dans la « reprise », dans la « restauration » de l'ancien, ou de ce qui est abîmé.

(iii) Mais notre texte nous suggère aussi une « manière d'agir de Dieu » : il fait toute chose belle « en son temps ». Il agit « *par petites touches* ». Tout chose est belle « en son temps », à sa place, pour la durée qui est la sienne, pour ce qu'elle doit accomplir, ce qu'elle peut nous apporter. Cela fait penser aux coup de pinceau des impressionnistes : chaque bienfait a son objectif, sa valeur, sa durée. On ne voit pas forcément la place ni le rôle de chaque trait quand on le considère en lui-même. Mais il y a un projet d'ensemble. C'est Dieu qui tient le pinceau. C'est lui qui compose l'ensemble. En sachant vers quoi il va.

3. DIEU IMPLANTE LA PENSÉE DE L'ÉTERNITÉ

Cet ensemble, nous aspirons à le saisir. Dieu a implanté au fond de nous ce désir d'une totalité achevée : « *Il a mis dans nos coeurs la pensée de l'éternité.* » (3:11) Nous aspirons à plus qu'aux réalités fractionnées, que nous découvrons dans notre vie. Dieu nous fait aspirer à ce qui tient, ce qui est permanent, ce qui peut donner sens à notre vie, par-delà les réalités si disparates qui la constituent. L'éternité, c'est ce qui est « pour toujours », mais c'est aussi probablement, dans notre texte, un aboutissement, une complétude, en contraste à tout ce qui, ici et maintenant, ne tient pas, n'aboutit pas. Nous portons cette aspiration en nous, et c'est Dieu qui l'a plantée dans nos cœurs. On s'interroge beaucoup sur l'interprétation qu'il convient de donner à cette aspiration d'espérance que l'on constate, en effet, largement. Est-elle une projection que nous créons pour compenser les manques de nos vies, pour conjurer notre finitude ? Est-elle le signe d'une réalité autre, pour laquelle nous sommes faits ? L'Ecclésiaste nous dit qu'il y a un peu des deux. C'est vrai que l'aspiration à l'éternité jaillit de la frustration de nos existences heurtées. Mais s'il y a cette frustration, c'est que Dieu nous a faits pour plus qu'une existence où tout s'abîme dans la finitude. Et lui-même entretient en nous et la frustration et l'aspiration. Mais il le fait parce qu'il nous veut du côté de l'espérance.

4. NOUS NE SAISSONS PAS L'ŒUVRE DE DIEU

Mais, poursuit l'Ecclésiaste, nous ne pouvons pas saisir l'oeuvre de Dieu dans sa totalité (3 :11). Il y a là une limitation. Nous restons dans le monde fractionné, tout en aspirant à autre chose. Nous n'avons, aussi, qu'une toute petite partie de la vision globale. Imaginez une grande toile, dont vous ne possédez qu'un morceau, qu'une petite partie. On peut disserter sur ce petit bout de toile, discerner certaines lignes, certaines dominantes... mais comment prétendre percevoir le vrai projet, le plein projet ? Nous en sommes souvent à réduits à ces limites là. Tout en aspirant à découvrir l'ensemble du grand projet de Dieu !

N'étouffons jamais l'espérance du grand projet de Dieu : elle vient de Dieu. Et nous savons, en Jésus-Christ, qu'elle est fondée, solidement : « *Christ en nous, l'espérance de la gloire !* » Mais vivons là humblement, en gardant le sens de notre petite mesure, en nous appuyant sur ce que le Seigneur nous fait connaître de lui, de ses visées, de son dessein. Soyons modestes et prudents, aussi, lorsqu'il s'agit d'interpréter les plans de Dieu pour nous.

5. DIEU INSCRIT SES DONNS DANS LE RELATIF

Alors, que faire ? Les spiritualistes diront : puisqu'il y a l'éternité, et que, par définition, elle surpasse infiniment tout ce qui est relatif et limité, alors, on ne s'occupe que d'elle ! Les matérialistes, eux, rétorquent qu'il faut, au contraire, apprivoiser et assumer la finitude : rien ne tient, rien n'a de sens autre qu'éphémère, alors jouissons-en, mais sans illusion. L'Ecclésiaste, lui, invite à une autre attitude : « *Si un homme mange et boit et jouit du bien-être au milieu de*

tout son travail, c'est là un don de Dieu. » Le temps présent dans ses limites n'est pas absorbé par la toute englobante éternité. « *Manger, boire se réjouir au milieu de son travail* » garde une consistance, même face à l'éternité. Parce que c'est le même Dieu qui donne l'un et l'autre. Son grand dessein débouche sur l'éternité. Mais il inclut le temps, nos temps, nos temps si limités et si fragiles. L'Ecclésiaste ne joue pas l'éternité contre le temps, car c'est le même Dieu qui donne l'un et l'autre, qui s'investit pour l'un comme pour l'autre. Il nous faut développer un regard qui valorise toute l'œuvre de Dieu, celle dans l'infiniment petit de notre vie, celle dans l'infiniment grand de son projet d'éternité. Chaque étape a sa place. Chaque étape est une marque de l'intérêt de Dieu pour nous.

6. CE QUE DIEU FAIT DURERA TOUJOURS

Et, poursuit l'Ecclésiaste, ce que Dieu fait « durera toujours » (3 :15). Non pas chaque chose, chaque don. Mais l'ensemble de son œuvre, l'ensemble de ce qu'il construit. Autrement dit : le projet aboutira. Cela n'évite pas les bégaiements de l'histoire (3 :15) : tant de choses du passé, que l'on croyait finies, reviennent, avec d'autres habits simplement... Combien de fois n'a-t-on pas dit « *Plus jamais ça !* », et l'histoire se répète, tristement... Cela fait partie des limites imposées à un monde sans Dieu, pour qu'il ne s'absolutise pas lui-même. L'aboutissement du projet de Dieu inclut aussi un jugement sur le mal, pour rétablir ce qui est droit, face à toutes les injustices du monde présent (3 :16-17). « *Un temps pour toute chose* », c'est aussi un temps pour le jugement de Dieu sur toute chose. » Mais, assure l'Ecclésiaste, dans une foi qui englobe et dépasse la réalité de nos temps fractionnés, Dieu réalisera son œuvre, la mènera à son terme. Et c'est ce qui peut nous porter, nous soutenir, pour assumer notre réalité, telle qu'elle est...

Applications

Quelles applications pouvons-nous tirer des perspectives qui nous sont ouvertes ici ? Rassurez-vous, je n'en tirerai pas 28 !

1. « *Il y a un temps pour toute chose* », mais c'est, à chaque moment, le TEMPS DE LA CONFIANCE. Car, si nous confions notre vie à Dieu, et si nous vivons dans sa présence et sa volonté, il nous fait la promesse et le cadeau de réaliser pour nous ses projets qui nous donnent un avenir et une espérance (Jr 29:11). Nous ne voyons pas forcément ce que Dieu tisse, mais nous le savons à l'oeuvre, et fidèlement.

2. ACCUEILLONS LES BIENFAITS LIMITÉS : Dieu injecte dans nos vies des choses « *belles en leur temps* », qui prennent leur place pour un temps, nous apportent quelque chose pour un temps. Accueillons-les. Réjouissons-nous en. Recevons-les dans la reconnaissance, comme autant de signes de la bonté et de la fidélité de Dieu. Ce sont des bienfaits limités. Mais Dieu aime multiplier les petites touches pour réaliser les lignes de sa fidélité.

Nous avons parfois du mal à accepter ce qui ne dure pas, et nous vivons la fin de quelque chose comme si c'était la fin de tout. C'est oublier que Dieu est le Dieu du renouvellement quotidien. Accueillons, comme Jésus nous enseigne à le prier, le « *pain de ce jour* », la « *grâce pour ce jour* », le « *soutien d'aujourd'hui* ». Le Seigneur a promis d'être avec nous, non pas « *toujours* », mais « *chaque jour, jusqu'à la fin des temps.* »

3. ACCUEILLONS LA DIVERSITÉ DE NOS TEMPS ET DONNONS À CHACUN SA PLEINE VALEUR. Si nous vivons un temps de joie, accueillons-le comme un temps qui nous est donné, recevons-le simplement, sans état d'âme, en sachant qu'il nous est donné. Si nous vivons un temps de douleur, sachons que nous avons le droit de faire le cheminement de douleur que nous imposent les circonstances. Au temps pour parler, saisissons les richesses du partage et de l'expression. Au temps du silence, goûtons simplement le bienfait d'une présence, ou exprimons ainsi le respect que nous impose telle situation. Au temps de l'etreinte, goûtons à ce qu'apporte l'amour qui s'exprime. Au temps pour s'eloigner de l'etreinte, donnons sa pleine valeur à l'action qui a

besoin de liberté de mouvement, ou au bonheur d'être soi et pas simplement dépendant de l'autre ou de ce qu'il nous apporte. accueillons la diversité de nos temps et donnons à chacun sa pleine valeur.

4. APPRENONS AUSSI À PRENDRE EN COMPTE LA COMPLÉMENTARITÉ DES TEMPS. Quand il faut arracher, et que cela fait mal, souvenons-nous que la vie n'est pas faite que d'arrachements, mais mais que vient, en son temps, la saison des plantations nouvelles. Pensons aussi qu'il n'y a pas de fruits nouveaux sans arrachages ni nouvelles plantations. Quand il faut jeter, n'oublions pas ce que nous a apporté ce dont il faut nous séparer. Quand il faut démolir, pensons aux possibilités de construire du neuf. nos temps ne sont pas cloisonnés, même s'ils sont distincts : ils sont souvent complémentaires. Et dans la trame de Dieu, ils le deviennent de manière surprenante, parfois.

5. DONNONS DU TEMPS À CHACUN DE NOS TEMPS. Un « temps » pour toute chose ne veut pas dire un instant furtif, dans un zapping sans fin. Certaines choses ont besoin de durée. Il faut plus qu'un instant pour reconstruire... acceptons le temps qu'il faut pour bâtir. Il faut plus qu'un instant pour recoudre ou cicatriser ce qui a été déchiré : apprenons la patience des choses qui ont besoin de temps pour bien se faire.

6. ACCEPTONS QUE CERTAINS TEMPS NE PORTENT PAS TOUS LES FRUITS QUE NOUS ATTENDONS. C'est la leçon d'humilité que je tire du verset 6. « *Il y a un temps pour chercher, et un temps pour perdre* ». J'aurais écrit, moi : « Un temps pour chercher, et un temps pour trouver ». L'Ecclésiaste est plus modeste, plus réaliste : il laisse ouverte la question du résultat. Il y a des recherches qui aboutissent, d'autres qui n'aboutissent pas. Il y a place dans nos vies pour certaines tentatives.

7. TROUVONS NOTRE REPOS DANS LA CERTITUDE DE L'OEUVRE DE DIEU, même si nous ne la voyons pas dans sa totalité. C'est mon « septième point »... le point d'orgue. La parole du Sage qui fonde tout. 3 :14 : « *J'ai reconnu que tout ce que Dieu fait durera toujours. Il n'y a rien à y ajouter, rien à y retrancher* ». Ce que Dieu fait, c'est son oeuvre totale. Il la mènera jusqu'au bout, pour chacun de ceux qui l'aiment. Et lorsqu'il nous sera fait la grâce de voir la totalité de l'œuvre de Dieu, et de recevoir de lui ce qu'il tient en réserve pour l'éternité, nous pourrons dire : « *Il n'y a rien à ajouter, rien à retrancher* ».

En attendant, c'est aujourd'hui pour nous le temps de nous ouvrir à lui, d'écouter sa voix, de le respecter, de lui obéir, de lui faire confiance. Dieu fait toute chose belle en son temps... « afin qu'on le révère ». Non pas qu'on ait « peur de lui ». Mais qu'on le révère. Qu'on lui donne la place qu'il mérite. Aux commandes de notre vie. Au cœur de nos motivations. Comme priorité de nos choix. Comme fondement de notre confiance. En nous ouvrant, totalement, à lui, pour qu'il accomplisse son projet dans notre vie.

Il est le Dieu d'éternité. Il est le Dieu de tous nos temps...

Thierry Huser